

... La douceur de ce séjour
 Vous l'avez en votre pouvoir.

HARDY, *L'Immortelle*.

Nombreuses sont les filles mineures, entre quatorze, voire même treize ans, jusqu'à dix-sept ans, qui ont été conduites enceintes, à cet hôpital. Elles avouaient qu'elles avaient été déflorées... en se rendant ou en revenant des travaux de la campagne. Filles ou garçons du même âge ont à parcourir cinq, six ou sept milles pour se rendre à leur travail, marchant par bandes le long des sentiers ou des routes. J'ai personnellement été témoin d'outrages aux mœurs fort grossiers, commis par des garçons ou des filles de quatorze à seize ans. Il m'est arrivé de voir une très jeune fille, assaillie sur le bord de la route par cinq ou six garçons. D'autres personnes se trouvaient à une distance de vingt ou trente pas, mais elles n'y prêtaient aucune attention. La fille poussait des appels au secours, ce qui fit que je m'arrêtai. J'ai vu également des garçons se baigner nus dans des ruisseaux, tandis que, de la rive, des filles de treize à dix-neuf ans les observaient
Rapport de la commission sur l'emploi de la main-d'œuvre enfantine (1867).

QUE pouvons-nous donc voir en ce XIX^e siècle ? Une époque où l'on proclamait le caractère sacré de la femme, et où l'on pouvait acheter une fillette de treize ans pour quelques livres, quelques shillings si on la voulait seulement pour une heure ou deux. Où, en Angleterre, un plus grand nombre d'églises furent bâties que pendant la totalité des siècles précédents; et où, à Londres, il se trouvait à peu près un lupanar pour soixante maisons d'habitation — la proportion actuelle serait plutôt voisine de un pour six mille. Où, du haut de toutes les chaires, dans les discours publics et les éditoriaux de la presse, était proclamée la sainteté du mariage (et l'exigence de la chasteté avant le mariage); et où l'on n'a peut-être jamais vu autant de personnages bien connus du public — à commencer par le futur roi — avoir une scandaleuse existence privée. Où, tandis que le système pénal s'humanisait progressivement, l'application du fouet demeurait si fréquente qu'un Français allait s'efforcer de prouver, fort sérieusement, que le marquis de Sade devait avoir eu une ascendance anglaise. Où le corps féminin n'avait jamais été aussi soigneusement dissimulé à la vue, alors que le modelé des formes nues était, pour un sculpteur, l'indispensable critère du talent. Où l'on ne trouve pas un seul roman, une seule pièce ou un seul poème, visant à la qualité littéraire, qui, dans le domaine de la sensualité, s'avance au-delà du baiser; cependant que le docteur Bowdler¹ — mort en 1825, ce qui indique que l'ethos victorien avait des origines un peu plus lointaines que la période elle-même — était très largement considéré comme un bienfaiteur public; tandis que l'on assistait d'autre part à une

1. Responsable d'une édition des œuvres de Shakespeare dont tous les termes choquants avaient été soigneusement expurgés. Ce nom est devenu un terme courant de la langue anglaise. *To bowdlerize* = expurger, emasculer un texte (N. d. T.)

progression spectaculaire de la pornographie. Une époque où il n'était jamais fait mention des fonctions excrétoires, alors que les installations sanitaires demeureraient encore à un état primitif — la chasse d'eau, qui constituait une amélioration tardive, devait demeurer un véritable luxe jusqu'au début du xx^e siècle, et qu'il n'existait guère de rues ou de maisons dont quelques relents ne venaient rappeler l'existence. Où il était universellement admis que la femme ignorait l'orgasme; alors que sa simulation était la première chose que l'on apprenait aux prostituées. Où, tandis que, dans tous les domaines généraux de l'activité humaine, on constatait des progrès considérables dans le sens d'une libération, une impitoyable tyrannie sociale s'attaquait à tout ce qui, sur le plan personnel, revêtait une importance fondamentale.

Une explication, à première vue, peut paraître claire : cet état de choses serait le résultat de la sublimation. Chez les Victoriens toutes les forces de la *libido* étaient consacrées au développement de tous ces domaines généraux de l'activité; comme si quelque force divine, aux commandes de l'évolution, avait paresseusement décrété : puisque nous avons besoin de progrès, détournons et domestiquons les forces vives de ce puissant flux d'énergie, et nous verrons bien ce qui en résultera.

Tout en reconnaissant que la théorie de la sublimation peut comporter une certaine part de vérité, je me demande parfois si elle ne fait pas la part trop belle aux potentialités sexuelles de nos Victoriens. Mais en ce domaine ils n'étaient ni moins bien ni mieux pourvus que les gens de notre siècle — et, bien que l'obsession du sexe (comme à l'époque victorienne celle de la religion) nous soit de nuit et de jour littéralement jetée à la face, nous nous en préoccupons au fond beaucoup moins à l'heure actuelle

qu'eux-mêmes n'en prenaient souci. Sans aucun doute l'amour se trouvait au centre de leurs préoccupations, et une part beaucoup plus importante que de nos jours lui était faite dans toutes les activités artistiques. Et l'absence de toute mesure et de tout procédé de limitation des naissances ¹, pas plus que les aver-tissements de Malthus, ne suffirent à expliquer qu'ils aient procréé de façon beaucoup plus active et qu'ils aient beaucoup plus honoré la fécondité que nous

1. La mise en vente des premiers condoms (en boyaux de porc) date de la fin du xviii^e siècle. Malthus, paradoxalement, devait condamner comme indécentes les techniques de limitation des naissances; mais dans les années 1820, quelques autorités médicales commencèrent d'en recommander l'usage. La première ébauche des traités modernes de sexualité fut l'œuvre du docteur George Drysdale. L'ouvrage était intitulé, non sans quelque détour . *Éléments de la science sociale, ou la religion physique, sexuelle et naturelle . Exposition de la cause véritable et de l'unique façon de guérir les trois principales plaies . la pauvreté, la prostitution et le célibat.* Il parut en 1854, connut une large audience et fut traduit en plusieurs langues. Voici quelques extraits des conseils pratiques de Drysdale, avec une significative parenthèse finale . « L'imprégnation peut être évitée, soit par le retrait du pénis immédiatement avant que se produise l'éjaculation (ce que des hommes mariés ou non mariés pratiquent couramment), soit par l'usage du condom, pratique également assez fréquente, mais plus sur le continent qu'en Angleterre, soit par introduction d'un morceau de matière spongieuse dans le vagin... ou par injection d'eau tiède dans le vagin immédiatement après le coït

« Le premier de ces procédés est physiquement pénible, et peut également être à l'origine de troubles nerveux, de congestion et de diminution de la puissance sexuelle.. Le second, j'entends le condom, affaiblit le plaisir physique, et fréquemment peut conduire à l'impuissance physique et au dégoût chez les deux partenaires, en ce sens il est lui aussi nocif

· Il me semble que ces objections ne s'appliquent pas au troisième procédé, j'entends l'introduction d'éponge ou substances similaires protégeant l'entrée de la matrice. Il peut aisément être pratiqué par la femme, et, à ce qu'il me semble, ne peut guère avoir d'influence sur le plaisir sexuel, ni être en quoi que ce soit préjudiciable à la santé de l'un ou l'autre partenaire. (Un procédé préventif quelconque devrait être laissé à la discrétion de la femme, si l'on veut qu'il donne pleinement satisfaction; car si l'homme doit s'en soucier, ce ne saurait être qu'au détriment de la passion impulsive et de la spontanéité de l'acte.) »

n'avons coutume de le faire. On ne saurait dire d'autre part qu'en matière de progrès et de libéralisation notre siècle soit retardataire par rapport à cette période; et il serait cependant difficile de prétendre que c'est parce que nous avons à dépenser un surcroît d'énergie sublimée. On a prétendu parfois qu'une certaine corruption de mœurs, caractéristique des années 1890, était une réaction contre de trop nombreuses années de refoulement et d'abstinence; il me semble qu'il s'agissait plutôt d'une mise en pleine lumière de comportements qui, auparavant, relevaient strictement de la vie privée; et je soupçonne que nous nous trouvons ici en présence d'une constante du comportement humain — les différences remarquées résultant surtout d'une question de vocabulaire, de pouvoir d'expression métaphorique.

Ce que nous traitons avec une certaine légèreté, les Victoriens le traitaient avec le plus grand sérieux; et ce sérieux s'exprimait dans cette façon caractéristique avec laquelle ils se refusaient à parler ouvertement de la sexualité, de même que nous sommes entraînés par notre propre attitude sur une pente résolument inverse. Mais ces façons différentes de faire preuve de sérieux ne sont au fond que pures conventions. La réalité sur laquelle l'une et l'autre se fondent et qu'elles traduisent à leur façon ne s'est nullement modifiée.

Il me semble également que c'est une erreur de croire que l'ignorance en matière de sensualité s'accompagne nécessairement d'un plaisir sexuel de faible acuité. Quand les lèvres de Sarah et de Charles s'étaient rencontrées, il n'est pas douteux qu'il y avait de part et d'autre un défaut évident d'habileté; mais je n'irai pas en conclure que l'excitation sensuelle ait pour autant fait défaut. L'éveil du désir et les possibilités de sa satisfaction fournissent, dans tous les cas, un critère d'appréciation beaucoup plus recommanda-

ble. Sur ce plan encore, nous pouvons estimer que nous nous trouvons en bien meilleure position que ceux qui ont appartenu à des générations antérieures. Mais la force du désir est fonction de la fréquence plus ou moins grande de son évocation. L'invite à la copulation paraît vraiment très fréquente dans le monde où nous sommes appelés à vivre, mais la réalité n'en est pas moins affairée à sa frustration. Sommes-nous, dans ce domaine, un peu moins frustrés que les Victoriens ? Il se peut. Mais si vous ne pouvez goûter chaque jour qu'une seule pomme, quel plaisir aurez-vous à vivre dans un verger plein de beaux fruits hors de portée ? Et le fruit le plus savoureux n'est pas celui que l'on goûte le plus fréquemment.

Ainsi les plaisirs sensuels des Victoriens, pour être moins fréquents que les nôtres, n'en étaient-ils peut-être que plus vifs ; et comment savoir s'ils n'en étaient pas obscurément conscients ; si, pour préserver l'acuité du plaisir, ils n'avaient pas choisi les conventions répressives de la dissimulation et du silence ? En un sens, lorsque nous faisons passer dans le domaine public de l'imagination tout ce qu'ils réservaient au domaine privé, nous nous montrons plus Victoriens — dans la signification moralisatrice du terme — que les Victoriens eux-mêmes, puisqu'en détruisant une bonne partie du mystère, de l'aura, de la difficulté tentatrice du fruit défendu, nous avons aussi détruit une partie de sa jouissance. Certes, il n'existe aucune mesure objective valable de l'intensité du plaisir ; mais c'est probablement nous qui devons le moins nous en plaindre. D'autre part, la méthode que les Victoriens ont utilisée devait leur permettre de tirer bénéfice d'un surcroît d'énergie. Le secret, l'abîme qui séparait les sexes, et qui troublait si profondément Charles lorsque Sarah s'efforçait de le réduire, permettait sans doute de dépenser une plus grande

force dans d'autres domaines, et d'y faire preuve d'une plus grande franchise.

Ces considérations semblent nous avoir fort éloignés de Mary, bien qu'il me souviennne à présent qu'elle appréciait particulièrement le goût des pommes. Mais ce qui est certain c'est qu'elle ne pouvait être une innocente vierge paysanne, pour la simple raison que ces qualificatifs jureraient avec la réalité de l'époque, et il nous est assez facile d'en découvrir les raisons.

A toutes les époques, la grande majorité des témoins et des chroniqueurs appartiennent à la classe des gens éduqués, et ce simple fait est à l'origine d'une certaine forme de distorsion de la réalité historique. Cette pruderie puritaine que nous reconnaissons comme caractéristique de la période victorienne, en l'appliquant sans discrimination à toutes les classes de la société, est en fait la version bourgeoise de l'ethos de la classe moyenne. Les types de Dickens qui appartiennent aux classes laborieuses sont fort drôles ou fort pathétiques, et forment une galerie incomparable de personnages pittoresques — il nous faut cependant chercher ailleurs des images de la froide réalité : chez Mayhew, dans les rapports de la Grande Commission, et en maints autres lieux; principalement en ce qui concerne leur façon d'envisager la sexualité dans leur existence — aspect que Dickens (qui a toujours fait preuve en cette matière d'une certaine inauthenticité) ainsi que ses confrères ont négligé d'une façon totale ou soigneusement expurgé. Le fait caractéristique du mode de vie rurale à l'époque victorienne était ce que nous appelons aujourd'hui les « rapports pré-nuptiaux » et ce qu'on nommait plus simplement à une autre époque « goûtez donc avant de prendre ». C'était alors la règle générale dans ce milieu, et non pas l'exception. Écoutons ce témoignage d'une dame, qui vit encore à l'heure actuelle.

Elle naquit en 1883; et son père était le médecin de Thomas Hardy :

« La vie des paysans du XIX^e siècle était bien différente de ce que nous pouvons voir actuellement. Par exemple, parmi la paysannerie du Dorset, la maternité précédant le mariage paraissait absolument normale, et le mariage n'était célébré que lorsqu'il devenait évident que la jeune fille était enceinte... La raison en était le montant très réduit des gains des travailleurs, et la nécessité de ne pas diminuer la main-d'œuvre disponible dans le cadre de la cellule familiale ¹. »

1. Une autre raison économique était ce diabolique système qui consistait à ne payer à ceux qui n'étaient pas mariés qu'un demi-salaire, fussent-ils parfaitement capables d'accomplir le même travail qu'un homme marié. Cette remarquable méthode pour s'assurer une main-d'œuvre à bon marché, fût-ce au prix des maux que nous signalons un peu plus bas, ne devait disparaître qu'avec la généralisation de l'emploi des machines agricoles. Il faudrait ajouter que le Dorset était alors la région rurale qui, parmi toutes les autres régions d'Angleterre, connaissait les pires conditions de vie.

Voici ce qu'écrivait, en cette même année 1867, le révérend James Fraser : « La pudeur ne peut être qu'une vertu inconcevable, la décence est unimaginable quand, dans une pièce où les lits se touchent, autant que l'on peut en faire tenir, père, mère, jeunes garçons, adolescents, filles petites et grandes — deux et parfois trois générations — s'entassent dans la plus pénible et la plus regrettable promiscuité; ou chaque opération de toilette, ou de nécessité naturelle, l'habillage, le déshabillage, les naissances, les morts, doivent s'accomplir à la vue et à l'écoute de tous — où, dans une atmosphère sensuelle, la nature humaine ne peut que se dégrader au niveau de la porcherie... Alors que les cas d'inceste ne sont même plus l'exception. Nous nous plaignons que nos femmes soient déflorées avant le mariage, nous nous plaignons de la mauvaise conduite et du langage ordurier des filles qui travaillent aux champs, et de la légèreté avec laquelle nous voyons tant de filles se déshonorer, alors qu'il est extrêmement rare qu'un de leurs frères ou de leurs parents en éprouve de la colère ou de la honte — mais c'est là, dans les misérables conditions de la vie des chaumières, qu'il nous faut découvrir les raisons et l'explication historique de tous ces faits... »

Et nous voyons également se profiler des ombres non moins sinistres, inséparables des conditions de vie dans tous les

J'en arrive ainsi à me référer au témoignage et à l'autorité du romancier dont la grande figure domine encore de très haut cette région de l'Angleterre où se trouve située mon histoire. Quand on se souvient que Hardy devait être le premier à s'efforcer de briser ce sceau que la bourgeoisie victorienne avait apposé sur la prétendue boîte à Pandore de la sexualité, la façon dont lui-même s'est efforcé d'appliquer un sceau identique pour dissimuler sa propre vie sexuelle et celle de toute son immédiate parenté, pourra offrir un intérêt particulier et ne manquera pas, en tout cas, de paraître paradoxale. Il s'agissait naturellement et il s'agit encore là d'un certain droit inaliénable. Mais il est peu de secrets littéraires — celui-ci ne fut pas découvert avant la période des années 1950 — à avoir été aussi bien gardés. C'est ce secret, et tout aussi bien les réalités de la vie rurale anglaise dont il est question dans ce chapitre, qui pourrait nous permettre de répondre à la fameuse apostrophe d'Edmund Gosse : « Qu'a donc pu faire la providence à Mr. Hardy pour que, de sa terre fertile du Wessex, il se dresse ainsi, le poing levé contre son créateur ? » Il aurait tout aussi bien pu se demander comment il pouvait se faire qu'à Mycènes les Atrides eussent ébranlé le ciel du martellement de leurs poings de bronze.

Ce n'est pas ici le lieu de nous enfoncer au plus profond de ces brumes dont le séjour d'Egdon Heath s'est trouvé entouré. Ce qui a été connu de façon définitive c'est qu'en 1867 Hardy, alors âgé de vingt-sept ans, revint dans le Dorset, après avoir terminé à Londres ses études d'architecture, et tomba éperdument amoureux de sa cousine Tryphena qui venait d'avoir

ghettos du monde : le choléra, la scrofule, la typhoïde et la tuberculose à l'état endémique.

seize ans. Ils se fiancèrent. Cinq ans plus tard, et de façon tout à fait incompréhensible, cet engagement fut rompu. Bien qu'il ait été impossible de le prouver de façon irréfutable, il paraît clair désormais que la rupture de l'engagement a été provoquée par le fait que Hardy avait pu avoir connaissance d'une histoire assez sombre et que la famille dissimulait avec soin. Tryphena n'était pas sa cousine, mais une fille illégitime de sa demi-sœur. On trouvera des indices concernant la réalité de cette situation dans de nombreux poèmes de Hardy : *At the wicket gate, She did not turn, Her immortality*¹, et beaucoup d'autres encore. Le fait qu'il y ait eu de nombreux enfants illégitimes du côté de son ascendance maternelle a été prouvé. Hardy lui-même naquit cinq mois « après le passage à l'autel ». Certains ont voulu pieusement soutenir qu'il fallait attribuer à des raisons de convenances sociales la rupture de cet engagement : la renommée croissante du jeune maître ne lui aurait pas permis de s'allier à une simple fille du Dorset. Il est exact qu'il devait, en 1874, épouser une femme d'une condition plus élevée — cette Lavinia Gifford, d'une si pénible insensibilité. Mais Tryphena était une jeune fille d'une intelligence assez exceptionnelle : à l'âge de vingt ans, elle allait être nommée directrice du collège de Plymouth, après avoir terminé à Londres ses études de professorat. Il est bien difficile de penser que ce ne fut pas la révélation de quelque terrible secret de famille qui les contraignit à se séparer. Cette séparation ne fut pas sans avoir, d'un côté, d'heureux résultats, car on ne vit jamais en Angleterre d'homme de génie qui fut plus totalement redevable à une

1. Ce dernier poème est l'un des plus révélateurs, sinon le meilleur de ceux que devait composer Hardy dans cette ligne d'inspiration. Sa première version fut probablement écrite en 1897. Gosse avait formulé sa très importante question en janvier 1896, dans le cadre d'un compte rendu critique de *Jude l'Obscur*.

muse unique de sa plus profonde inspiration. Nous lui devons ainsi les grandes élégies amoureuses; nous lui devons les personnages de Sue Bridehead et de Tess qui, par l'esprit, demeurent si proches de Tryphena. D'autre part, dans la préface qu'écrivit Hardy pour *Jude l'Obscur*, il dédiait presque explicitement son ouvrage à la mémoire de cette dernière. « Le plan en fut conçu en 1890... Certaines des circonstances m'étaient alors venues à l'esprit à la suite de la mort d'une femme... » Tryphena, qui avait fini par épouser un autre homme, était morte en cette même année.

Ainsi cet état de perpétuelle tension — entre le désir et le renoncement, la présence constante du souvenir et son incessant refoulement, entre l'envol lyrique et le tragique devoir, entre la réalité sordide et sa plus noble sublimation — a inspiré et nous donne la clef de l'œuvre d'un des plus grands écrivains de notre temps. Et à travers celui-ci, elle peut expliciter à nos yeux les dominantes de toute une époque. C'était là le but de cette digression.

Il est grand temps toutefois que nous revenions à nos moutons. Vous pouvez deviner pourquoi à présent Sam et Mary avaient pu prendre la grange comme objectif de leur sortie; et comme ce n'était pas la première fois qu'ils se rendaient en ce lieu, on comprendra sans doute plus aisément la raison des larmes de Mary... et aussi qu'en matière de péché elle en pouvait savoir un peu plus long qu'on aurait pu le soupçonner à la seule vue de ce charmant visage dans sa dix-neuvième année — ou que quiconque, passant par Dorchester, un peu plus tardivement en cette même année, aurait pu l'imaginer en apercevant une jeune fille du monde réel, Tryphena de trois ans sa cadette, mais d'une éducation beaucoup plus solide — ce visage, à jamais indéchiffrable désormais, qui se tournait vers le pâle jeune architecte, de retour de ses

cinq longues années d'études dans la capitale, et qui allait demeurer (« Jusqu'à ce que la flamme ait brûlé ces seins, cette bouche et ces cheveux ») l'incarnation la plus parfaite du mystère le plus caractéristique de son époque ¹.

1. Ceux qui auront eu connaissance des recherches de M. Jean Loize sur l'amour d'Alain Fournier pour Yvonne de Quièvre-court comprendront mieux quelle fut l'influence de Trvphena sur la vie de Thomas Hardy. Est-il besoin d'ajouter que l'auteur du *Grand Meaulnes* connaissait et appréciait vivement *Jess d'Uberville* — et qu'il existe, entre les deux romanciers, des correspondances psychologiques frappantes, comme d'ailleurs entre leurs deux romans.